

RÉDACTION (Epreuve type CCINP. en 4 heures)

Remarques importantes :

1. Présenter sur la copie, en premier lieu, le résumé de texte, et, en second lieu, la dissertation.
2. Il est tenu compte, dans la notation, de la présentation, de la lisibilité, de la correction de la forme (syntaxe, orthographe), de la netteté de l'expression et de la clarté de la composition.
3. L'épreuve de Rédaction comporte obligatoirement deux parties : un résumé et une dissertation. Toutes deux forment un ensemble indissociable.

I. Résumé de texte (10 points) :

Vous résumerez en 100 mots le texte de Nicolas GRIMALDI, en utilisant la grille. Un écart de 10 % en plus ou en moins sera accepté.

II. Dissertation (10 points) :

La dissertation devra obligatoirement confronter les trois œuvres et y renvoyer avec précision.

« On comprend qu'il puisse y avoir un bonheur de croire » (I. 32)

Vous examinerez la pertinence de ce propos en le confrontant aux quatre œuvres du programme.

Texte à résumer

L'attente d'une vie régénérée a toute la pureté et l'intensité de l'imaginaire. Car le fait est qu'on ne se sent jamais si heureux qu'en s'attendant à l'être. On se sent en effet d'autant plus intensément vivre qu'on se sent plus intensément attendre. Que chaque jour ne fasse que répéter le précédent, et la vie nous semble d'autant plus insensée ou dévitalisée qu'on n'y peut rien attendre qu'on n'en connaisse déjà. À l'inverse, il suffit de s'imaginer à l'avant-garde de l'histoire, comme si on la précédait, ou de s'apprêter à inaugurer un monde aux fondements nouveaux pour sentir notre vie toute transie d'impatience, en même temps que notre attente s'en trouve orientée, magnétisée, et justifiée. On se sent d'autant plus vivre qu'on croit alors savoir pourquoi on vit.

Tous les mouvements totalitaires se sont employés à donner un sens à notre attente en lui assignant un objet. Que cet objet fût irréalisable n'était pas ce qui importait, mais qu'il fût imaginable. Car l'attente vit de ce qu'elle imagine, sans être justifiée par rien de ce qu'elle perçoit. Aussi tous les totalitarismes n'ont-ils pu se développer qu'en étant fondés sur des fictions. Moins c'était croyable, et plus on y croyait. « Avant de prendre le pouvoir et d'établir un monde conforme à leur doctrine, note Hannah Arendt, les mouvements totalitaires suscitent un monde mensonger et cohérent qui, mieux que la réalité, satisfait les besoins de l'esprit humain. Il suffisait aux masses déracinées de l'imaginer pour s'y sentir chez elles, aussi protégées de la souffrance que soustraites à la réalité, sans rien qui dût encore berner leurs attentes. »¹ Or quels sont « les besoins de l'esprit » que ces fictions apaisaient ? D'une part le mythe d'une société régénérée, sans égoïsmes ni privilèges, devait donner à chacun le sentiment d'y tenir sa place, d'y jouer un rôle, et d'y être aussi indispensable qu'un organe dans le fonctionnement d'un organisme. D'autre part, en s'imaginant enrôlé dans une épopée, chacun devait sentir sa propre existence aussi justifiée que transfigurée par l'histoire qu'elle contribuait à accomplir. Plus personne n'avait donc à se demander ni à quoi il servait, ni

¹NB : Les notes 1, 2, 3 et 5 sont de N. Grimaldi.
H. Arendt, *Le totalitarisme*, p. 672.

pourquoi il vivait. Le parti en avait décidé pour lui. Comme si elles n'avaient été qu'une lointaine et clandestine postérité de Joachim de Flore, les idéologies totalitaires avaient donc rempli la fonction que Freud reconnaissait aux religions. Elles aussi avaient rassemblé les masses en leur faisant imaginer une fiction, un mythe, une transfiguration fantasmatique où elles seraient affranchies de la réalité². De même que leur malheur s'en trouvait expliqué, leur était aussi indiqué ce qui les en délivrerait. Une sorte d'envoûtement faisait ainsi participer les masses à un véritable délire collectif et fusionnel. Plus il était collectif, moins leur semblait-il délirant.

Ainsi comprend-on qu'il puisse y avoir un bonheur de croire, lorsque cette croyance suggère un objet à notre attente, et de la sorte organise notre vie en lui donnant un sens. À moins d'accepter la solitude de l'excommunication, comment ne pas croire à ce que croient tous les autres ? Comment résister à un enthousiasme aussi communicatif que celui qu'une croyance suscite entre tous ceux qui la partagent ? Cette « convergence des esprits » qu'Auguste Comte attendait de la science positive, le catholicisme, le communisme, le fascisme ou le nazisme ne l'ont-ils pas opérée ? Y a-t-il rien, dans ces conditions, qui ressemble autant à la vérité que ces doctrines pour lesquelles tant d'hommes ont engagé leur vie ? Aussi Gabriel Tarde avait-il observé que « la grande masse humaine a d'autant plus besoin d'unanimité dans sa croyance que sa croyance est moins démontrable. Cette unanimité lui tient lieu de preuve »³. Plus une croyance est partagée, plus elle en paraît vraisemblable. Ce qu'elle a de délirant peut bien nous aveugler jusqu'à se substituer à la réalité : ce qu'elle a de collectif n'en crée pas moins une autre sorte de réalité, dont nous pouvons d'autant moins douter qu'elle nous fait plus intensément éprouver notre réalité sociale en nous faisant partager les passions, les élans, les fureurs et les ferveurs d'une communauté. Toutes ces croyances eschatologiques⁴ ont donc un double effet, dont chacun suffirait à nous les rendre désirables. D'une part, elles donnent un sens à notre vie en assignant un objet à notre attente. D'autre part, elles nous intègrent à la vie organique d'un groupe qui nous reconnaît autant de réalité que nous en reconnaissons à chacun de ses membres.

C'est pourquoi, après avoir reconnu qu'il faudrait « combattre toute forme idéologique et procéder à une démythisation », Jacques Ellul redoutait que la société eût plus à perdre de les supprimer qu'elle n'eût à gagner de s'en affranchir⁵. En considérant l'illusion si indispensable à la vie qu'elle ne pourrait s'en libérer sans risquer de se détruire, il rejoignait aussi bien Leopardi que Bergson. Comme ils avaient pensé que les religions entretiennent le dynamisme de la vie en la mobilisant pour des fantasmes, Ellul considérait aussi qu'aucune société ne pouvait avoir de cohésion sans valeurs communes, et que ces valeurs n'y pouvaient être diffusées que par des fictions fondatrices, des fables, des mythes, c'est-à-dire un imaginaire commun.

Nicolas GRIMALDI, *Une démence ordinaire*, Paris, P.U.F., 2009.

*** Fin ***

² S. Freud, *Malaise dans la civilisation*, p. 27.

³ G. Tarde, *La logique sociale* (1895), p. 399.

⁴ L'« eschatologie » est la doctrine concernant les fins dernières de l'humanité et de l'univers.

⁵ J. Ellul, « Le rôle médiateur de l'idéologie », in *Démythisation et idéologie*, Aubier, 1973, p. 351-353.

Proposition de résumé :

L'homme veut être stimulé dans son attente. Imaginer que demain sera comme aujourd'hui le désespère. Mais croire que sa vie future sera différente, voire exaltante, vivifie son existence. Là réside le succès des régimes totalitaires : Leurs croyances extravagantes répondaient aux attentes d'une société où la vie de chaque individu, comme magnifiée, était enfin dotée d'un sens. En promettant le salut, en ensorcelant les populations, ils ont pris ainsi le relais des religions. 75

Ainsi s'explique la joie que ressentent les hommes à croire, la croyance se nourrissant, par ailleurs, de l'adhésion massive – comment ne pas croire quand tout le monde croit autour de soi ? Tout irréel que soit son contenu, la croyance, en nous agrégeant aux autres, nous conforte et nous rassemble dans nos folles divagations. Ellul voyait même dans l'idéologie un moyen de dynamiser et de cimenter les groupes humains : Outre qu'elles expriment les émotions collectives, les croyances fixent pour tous un cadre éthique régulateur. 87

Croire consiste finalement à conférer aux productions de l'imagination le statut de réalité. Car celui qui croit ne distingue plus le monde réel de celui qu'il se crée imaginativement : Il voit le monde à partir de ce qu'il croit. Pour lui, rien n'est réel comme ce que produit sa croyance. 54

216 mots

II. Dissertation

Environ 1794 mots pour cette dissertation : cela correspond donc au format attendu à Centrale. Aucun décompte ne vous est demandé pour cette partie de l'épreuve, c'est juste un ordre de grandeur.

Les régimes totalitaires, rappelle N. Grimaldi, n'ont pas seulement dominé les masses par la violence et la terreur : ils ont réussi à leur faire croire en l'avènement futur d'une société « régénérée », où chacun se verrait comblé dans ses attentes de sens. On « comprend », ainsi, « qu'il puisse y avoir un bonheur de croire », écrit l'auteur. Croire nous rend heureux. Nous croyons parce qu'il nous plaît de croire. Mais « comprendre » que ce bonheur-là existe, ce n'est pas forcément y adhérer. Le bonheur humain peut-il vraiment reposer sur un acte de la conscience aussi peu assuré que la croyance ? Que vaut un bonheur fait d'irréalité ? Par ailleurs, celui qui « croit » n'est-il pas souvent la victime de personnes mal intentionnées, qui, en se servant de sa crédulité, cherchent à faire son malheur ? Dès lors, le bonheur humain ne doit-il pas plutôt être envisagé en-dehors de la croyance ? Telles sont les questions que nous examinerons à partir de notre programme. Certes, il existe un « bonheur de croire », mais ce bonheur-là ne peut être, par nature, que peu fiable, à l'image de la croyance elle-même. La connaissance vraie, si douloureuse soit-elle, n'est-elle pas plus apte à nous procurer, sinon le « bonheur » en tant que tel, du moins diverses formes de satisfaction ?

S'il peut y avoir un « bonheur de croire », c'est parce que croire permet à l'homme d'échapper à une vie dans laquelle il se sent mal à l'aise, freiné dans ses désirs, ses aspirations. Ainsi, croire rend heureux en tant que moyen essentiel de satisfaction.

Nos œuvres évoquent diverses situations où un personnage, ou une collectivité, mènent une existence « dévitalisée » (N. Grimaldi), manquant de sens ou de perspectives. Ainsi de Madame de Tourvel. Le lecteur devine que son mariage avec Tourvel, d'ailleurs « arrangé » par Madame de

Volanges, n'est, comme souvent au XVIII^{ème} siècle, qu'une union de convenance. Aucune preuve d'amour ne nous est fournie par une lettre du Président, grand absent du roman. Dans la déclaration d'amour conjugal que Madame de Tourvel envoie à Valmont (lettre LVI), chaque terme positif est atténué par un correctif : Aime-t-elle son mari ? Plus exactement, elle « l'aime et le respecte ». Est-elle heureuse ? Pas tout à fait : elle « doit l'être ». Il est peu probable que Tourvel ait suscité une quelconque ardeur chez sa jeune épouse, cantonnée finalement dans une vie de routine bien trop tranquille pour cette femme au fort tempérament (« amour conjugal », « dévotion » et « principes austères » font toute sa vie). Autre exemple d'insatisfaction : Philippe Strozzi, qui se lamente sur l'état de misère politique et morale dans lequel se trouve Florence : citoyens bannis, corruption généralisée, mépris de la « vertu », devenue hypocritement « l'habit du dimanche qu'on met pour aller à la messe » (II, 1). C'est une Amérique en plein désarroi et en pleine frustration, déçue par l'incapacité de son armée à « triompher » de cette « petite nation » qu'est le Vietnam, que décrit H. Arendt dans « Du mensonge en politique ». La question posée par Ellsberg à propos des dirigeants politiques de l'époque : « Comment ont-ils pu ? » – c'est-à-dire se livrer, pour cette guerre, à un « gaspillage de ressources » aussi phénoménal que vain – résume bien le sentiment d'incompréhension, de perte de sens, de malaise éprouvé par la population américaine face à cette guerre.

Dans ces circonstances, la croyance apparaît comme une sorte de bulle de bonheur, de « coquille » où l'individu, tel l'escargot (N. Grimaldi, l. 79), se love douillettement. Madame de Tourvel a été mise en garde par son amie Madame de Volanges contre la « malhonnêteté » et la « cruauté » de Valmont. Mais elle se montre obstinément sourde à ses avertissements. Croire que Valmont a rompu avec sa vie de libertin débauché et pris le chemin du repentir et de la piété lui fait bien plus plaisir. Cette croyance flatte à la fois sa fibre dévote et son amour naissant, et les lettres XXII et XXIII, qui montrent sa réaction après avoir appris que Valmont a porté secours à une famille de pauvres villageois, la montrent tout à son « bonheur de croire » (« on eût dit qu'elle prêchait le panégyrique d'un saint », s'amuse Valmont). Désespéré par l'invasion du vice à Florence, l'humaniste Philippe Strozzi aime encore croire en l'avenir. Son lamento du début de l'acte II s'achève par un brusque sursaut de joie et d'ardeur combative : « Que le mal soit irrévocable, éternel, impossible à changer, non ! Allons-y donc plus hardiment ! La république, il nous faut ce mot-là ». A lire « Du mensonge en politique », on remarque à quel point la période de la guerre de Vietnam s'est déroulée aux Etats-Unis dans le bonheur de croire. Rien ne comptait plus en effet à cette époque que « l'image de marque » flatteuse que devaient impérativement renvoyer les USA, celle d'une superpuissance invincible, en laquelle chacun, gouvernants comme gouvernés, prenait plaisir à croire, plutôt que d'affronter une réalité cruelle.

Le problème est que ce « bonheur » lié à la croyance est par nature, illusoire, factice : c'est le faux bonheur par excellence.

En effet celui qui croit est bien souvent une victime. S'il « croit », c'est aussi parce qu'on lui « fait croire », qu'on le trompe, dans le but de faire son malheur. Dès lors, c'est le trompeur qui est heureux, tirant de sa rouerie satisfaction et profit. Madame de Tourvel est heureuse de croire en la piété de Valmont après la scène d'aumône. Mais elle ne voit pas que Valmont s'est ici livré à une comédie, destinée, entre autres manipulations, à la « perdre », et à jouir de cette perte. Prévan aime croire que Madame de Merteuil est sensible à ses charmes, et c'est avec la promptitude de « l'éclair » qu'il pénètre chez elle, impatient de jouir de son bonheur. Il ne voit pas que la marquise a préparé sa chute, avec une joie sadique. Le duc aime croire que Lorenzo n'est qu'une inoffensive « femmelette ». Cette croyance le rassure. Il ne voit pas que Lorenzo a pris le masque de la poltronnerie pour gagner sa confiance, et que sa mort est programmée.

On « comprend » dès lors que nos œuvres, aux antipodes de la formule de N. Grimaldi, évoquent si souvent le « malheur de croire ». C'est dans ce malheur-là que sombre Madame de Tourvel, qui a trop cru en Valmont et en elle-même, et pas assez en Madame de Volanges – « je meurs pour ne vous avoir pas crue », lui dira-t-elle (lettre CXLVII). L'ostracisme que subit la marquise à la fin des

Liaisons dangereuses est la marque du dégoût éprouvé par la société, qui découvre l'hypocrisie de cette fausse dame vertueuse. Marie Soderini se lamente devant Catherine d'avoir cru en Lorenzo : « Ah, Cattina, pour dormir tranquille, il faut n'avoir pas fait certains rêves », lui dit-elle, désespérée que son fils ait sombré dans l'opprobre. Lorenzo lui-même met en garde Philippe Strozzi contre le danger qu'encourt celui qui croit en l'homme et en l'action politique : « Prends garde à toi, Philippe, tu as pensé au bonheur de l'humanité », lui lance-t-il (III, 3). Soucieuse de mettre en évidence la puissance du mensonge, H. Arendt rappelle que les « faits » sont « obstinés et résistants ». L'individu qui a trop cru en son « rêve » (N. Grimaldi) connaît donc bien souvent un réveil cruel, tant il est vrai que tout bonheur veut la continuité, la stabilité.

Si croire ne nous procure en définitive qu'un bonheur factice ou éphémère, n'est-ce pas alors dans le vrai, le savoir fondé, que nous avons le plus de chance de trouver des motifs de satisfaction et de joie ?

Nos œuvres nous rappellent à quel point l'aspiration à la connaissance vraie est tout aussi forte et répandue chez les humains que l'amour de la croyance. Experte en hypocrisie, la marquise de Merteuil est aussi animée par la passion de la vérité : Elle l'attend de Valmont, en exigeant de lui une preuve écrite de la chute de la Présidente, mais aussi de Cécile, après son viol – elle l'accuse même de ne pas être aussi désespérée qu'elle veut bien le faire croire. Valmont admire la « gaieté naïve et franche » de Mme de Tourvel, sa sincérité, son honnêteté. Lorenzo le manipulateur est aussi, paradoxalement, un ennemi des masques : En corrompant en quelques minutes Bindo et Venturi, il cherche aussi à mettre en pleine lumière la réalité de la bassesse humaine, dissimulée derrière le leurre des mots – grands principes et intentions vertueuses. Nul peut-être n'incarne davantage l'aspiration à la vérité qu'H. Arendt qui, en consacrant une étude aux « Pentagon Papers », contribue à dénoncer l'entreprise de « falsification délibérée » à laquelle s'est livrée l'administration américaine pendant la guerre du Vietnam.

Une telle aspiration est la preuve que l'homme tire satisfaction et joie de la connaissance vraie. Là où tant d'humains se laissent aveugler, manipuler, celui qui refuse de s'« en laisser compter » se distingue de la masse ignorante et crédule, exerce sa raison et sa volonté libre, et accède ainsi à une maîtrise de soi-même et du monde. Ce type de joie, la marquise de Merteuil le ressent certainement, elle qui a décidé, dès son jeune âge, de ne jamais laisser prise sur elle à personne, et en qui on a pu voir un symbole de liberté dans un siècle encore dominé par les hommes. Pulvériser les faux-semblants, c'est faire éclater la vérité pour le bonheur de tous, et l'on éprouve finalement la même jubilation que celle de Lorenzo à voir le misérable opportuniste Bindo promptement démasqué. Nul doute qu'H. Arendt ait trouvé, comme philosophe, un réel bonheur intellectuel dans la passion de l'exactitude, la dénonciation des simulacres. En-dehors de ces mobiles personnels, rappelons, avec H. Arendt, qu'il n'est pas de communauté humaine possible, donc pas de bonheur possible non plus, sans l'assise salvatrice de la vérité partagée : « Aucune persistance dans l'être ne peut même être imaginée sans des hommes voulant témoigner de ce qui est » (« Vérité et politique »).

« Tous les hommes recherchent d'être heureux », disait Pascal. Rien n'importe davantage aux hommes que leur bonheur. On comprend alors le succès de la croyance, qui apaise, rassure, sécurise. Mais si l'on peut « croire » avec « bonheur », on croit bien souvent aussi pour son malheur. Sans doute la vérité est-elle « âpre », comme disait Stendhal. Mais le bien commun s'avère difficilement envisageable sans elle.